Ami du Clergé du 3 septembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Sacrements. — XVII. Obligations résultant de l'institution du sacrifice de la messe, 513.
Pour la fête du Saint Nom de Marie. — Ce que signifie ce nom, 514.
Petits prônes. — XLVI. *18e Dim. après la Pentecôte :* Le péché, mal souverain, 516.
Aux Enfants de Marie. — LXV. Ma croix, 518.
La prédication des choses qui nous entourent. — 98. Les balances, 519. — 99. Les chouettes, 522.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXXIX. Les mauvaises passions, 524.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XVII

OBLIGATIONS RÉSULTANT DE L'INSTITUTION DU SACRIFICE DE LA MESSE

Mes frères,

Tous les hommes ont le devoir d'adorer Dieu, de le remercier, de lui demander pardon et d'implorer ses grâces. Avant N.-S. Jésus-Christ, c'est par l'offrande des sacrifices de toute sorte, dont nous avons parlé, que Juifs et païens s'acquittaient de cette obligation. Le sacrifice de la croix ayant mis fin aux sacrifices antiques qui n'en étaient que la figure et le Sauveur ayant institué pour le continuer le sacrifice de la messe, celui-ci est désormais le moyen obligatoire que nous emploierons pour atteindre le même but.

I

C'est d'abord le moyen d'*adorer* Dieu parfaitement

Tout inférieur doit honorer son supérieur, et plus celui-ci est élevé en dignité, plus aussi les hommages qu'il mérite sont profonds. Mais Dieu est infini en grandeur ; dès lors comment pourrons-nous jamais lui rendre des hommages et des adorations proportionnés à son infinie majesté ? Tous les saints et tous les anges du ciel eux-mêmes en sont incapables. Heureusement Notre-Seigneur, Fils de Dieu et Dieu lui-même, est venu sur la terre, s'est fait l'un d'entre nous en revêtant notre chair. Prenant notre place, sur l'autel comme au Calvaire, il s'anéantit devant son Père et lui rend des hommages dignes de lui. C'est un Dieu qui honore un Dieu et qui l'adore autant qu'il mérite de l'être. Dites toutes les prières que vous voudrez, faites toutes les bonnes œuvres qu'il vous plaira, toutes prises ensemble n'honoreront pas Dieu autant qu'une seule messe à laquelle vous assisterez ou que vous ferez célébrer.

Une sainte âme toute pleine de zèle pour la gloire de Dieu disait : « Je voudrais avoir autant de langues pour vous bénir, ô mon Dieu, qu'il y a de feuilles sur les arbres, de gouttes d'eau dans la mer. » Et Dieu de lui répondre : « Consolez-vous ; par une messe que vous entendrez, vous me rendrez toute la gloire que vous souhaitez et infiniment plus encore. »

La messe est, en second lieu, le moyen de *remercier* Dieu autant qu'il mérite de l'être. Le moindre bienfait de Dieu nous étant accordé par un Etre infini et avec un amour infini, mérite une reconnaissance infinie. Or que de faveurs n'avons-nous pas reçues de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce ! Devons-nous désespérer de pouvoir jamais le remercier comme il convient ? Rassurons-nous... David, comblé lui-même des dons du Seigneur, se demandait comment il pourrait le remercier suffisamment : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* — Je prendrai en mains le calice du Seigneur, répondait-il, et j'invoquerai son saint nom. » (Ps. CXV, 12-13). Nous pouvons en dire autant, car à la messe Jésus lui-même offre pour nous à son Père ses actions de grâces. Le mot « Eucharistie » signifie précisément action de grâces et remerciements. La vénérable Sœur Françoise Farnèse, se voyant accablée des dons de Dieu, se désolait de ne pouvoir rien lui rendre en retour qui en approchât. La Sainte Vierge lui apparaissant et déposant entre ses mains l'Enfant Jésus : « Prenez, lui dit-elle, avec lui vous satisferez à toutes vos obligations. » Nous ne sommes pas moins riches à la sainte messe, puisque nous y possédons le même Jésus. En l'offrant à Dieu en remerciement de ses bienfaits, nous lui rendons plus qu'il ne nous a donné lui-même. Voulons-nous donc témoigner notre gratitude à Dieu ? faisons célébrer la messe, assistons-y et demandons à Notre-Seigneur de remercier son Père avec nous et pour nous.

II

La messe est en troisième lieu le moyen le plus efficace pour *expier nos fautes*. Toutes nos pénitences, même unies à celles de tous les martyrs et de tous les saints, sont impuissantes à satisfaire pour une seule faute. Mais sur l'autel, à la sainte messe, ce n'est plus seulement nous qui demandons pardon à Dieu, c'est Notre-Seigneur qui le fait avec nous. Il applique la valeur infinie de ses expiations du Calvaire à ceux qui célèbrent, font célébrer et assistent à la messe. La messe remet les péchés véniels à ceux qui l'entendent avec des sentiments de contrition, elle les préserve du péché mortel, elle satisfait à Dieu pour les peines temporelles dues aux péchés déjà pardonnés, elle obtient à ceux qui sont en état de péché mortel la grâce du repentir, elle apaise la justice divine irritée par nos péchés. Pourquoi Dieu est-il si patient et ne punit-il pas le monde, malgré ses désordres ? Parce que chaque matin ou plutôt à chaque instant du jour, dans un endroit ou l'autre du monde et sur des milliers d'autels, Notre-Seigneur s'immole à nouveau pour nos péchés et redit à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur ! » Assistons donc à la messe pour obtenir le pardon de nos fautes ; faisons-la célébrer

pour les pécheurs auxquels nous nous intéressons et nous obtiendrons leur conversion.

La messe enfin est le moyen le plus puissant pour *obtenir les grâces* de Dieu. Nous avons confiance dans les prières des âmes pieuses et dans celles des Saints dont nous implorons souvent le secours, et nous avons raison. Mais combien plus puissante est la prière de Notre-Seigneur à la messe, lui dont S. Paul dit qu'il est toujours exaucé ! Assistons donc à la messe lorsque nous avons quelque grâce à solliciter, et demandons à Notre-Seigneur d'appuyer notre requête et de la présenter lui-même à son Père. Assistons-y encore lorsque nous voulons obtenir une grâce pour un des nôtres. Faisons-la célébrer pour ceux que nous avons perdus, et nous hâterons leur entrée au ciel. On demandait, à son heure dernière, au Vén. Jean d'Avila ce qu'il désirait le plus après sa mort. — « Des messes, répondit-il, faites dire pour moi des messes. »

III

Oui, la volonté de Notre-Seigneur, en instituant le sacrifice de la messe, a été que nous la fassions célébrer le plus souvent possible à nos intentions et que nous y assistions.

L'Eglise nous fait une obligation d'y assister au moins une fois par semaine, le dimanche, et en certains jours de fête ; obéissons-lui avec empressement. Vous savez tous qu'y manquer par sa faute est un péché mortel.

Mais cela ne doit pas suffire à la piété de ceux qui peuvent faire mieux. Les personnes pieuses dont la vie est sagement réglée et la dévotion bien entendue, trouvent presque toujours, sans nuire aux devoirs de leur état, le moyen de sanctifier, par l'assistance au saint sacrifice, les travaux et les peines de chaque journée. « O aveuglement, ô dureté du cœur humain, remarque le pieux auteur de l'*Imitation*, de ne pas faire plus de réflexion sur un don si ineffable et de tomber même dans l'indifférence par l'usage qu'on en fait ! Si cet adorable sacrement ne s'accomplissait qu'en un seul lieu et qu'un seul prêtre dans le monde entier consacrât l'hostie sainte, avec quelle ardeur les hommes n'accourraient-ils pas en ce lieu, vers ce prêtre unique, pour voir célébrer les saints mystères ! » Ce bonheur, nous pouvons l'avoir tous les jours et presque sans nous déranger. Profitons-en : nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Notre-Seigneur, lequel plus d'une fois a fait des miracles pour récompenser ceux qui étaient fidèles à la messe quotidienne.

S. Isidore était un pauvre cultivateur au service d'un riche propriétaire. Chaque matin, dès qu'arrivait l'heure du saint sacrifice, il laissait là sa charrue et ses bœufs pour y assister. Son maître l'ayant appris, vient un matin pour lui adresser des reproches, mais que voit-il ? Des anges qui labouraient à la place de son pieux serviteur.

Notre-Seigneur fit un miracle analogue en faveur de sainte Germaine Cousin, la pieuse et douce bergère de Pibrac. Elle aussi, dès qu'elle entendait sonner la messe, quittait tout pour s'y rendre. Elle plantait en terre sa quenouille, autour de laquelle se groupait son troupeau, et jamais en son absence aucune des brebis qui le composaient ne s'égara ni ne fut prise par les loups. Un jour que le ruisseau qu'il lui fallait traverser pour se rendre à l'église était démesurément grossi par les pluies et transformé en torrent, des personnes présentes la virent le traverser non seulement sans difficulté, mais même sans se mouiller.

Imitons l'ardente dévotion de ces Saints pour l'adorable sacrifice de nos autels ; assistons-y toujours comme eux avec une foi vive et un profond recueillement et comme eux nous en éprouverons les effets salutaires. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

(12 septembre)

CE QUE SIGNIFIE CE NOM

Il est d'usage de donner à l'enfant, le jour de son baptême, le nom qu'il portera dans la famille. Ce nom sera celui du saint ou de la sainte à la protection de qui l'Eglise confiera, comme à un parrain ou à une marraine céleste, l'avenir du petit être qu'elle vient d'introduire dans la famille de Dieu ; il sera le nom, signe de tendresse, d'affection, d'amitié, qu'on ne se permettra qu'entre parents ou entre intimes, dans le cercle restreint de la famille ou des relations cordiales ; il sera le nom évocateur d'un cher disparu, ou le mémorial du nom des parents aimés, ou le gage des espérances entrevues. On y met beaucoup de son cœur, on y rêve depuis longtemps, on le choisit bien avant la naissance du cher petit.

Dans les traditions religieuses du peuple juif, cette imposition du nom avait lieu, pour les garçons le huitième jour après leur naissance, le quinzième jour pour les filles. Comme on peut en juger d'après le récit de S. Luc dans l'histoire de S. Jean-Baptiste le Précurseur, une grande solennité entourait pareillement cette fête. Proches et amis profitaient de la circonstance pour venir féliciter les heureux parents.

Elle est très sobre, la biographie de la T. S. Vierge dans les récits évangéliques, trop sommaire même au gré de notre piété filiale. Mais ce laconisme n'est-il pas dans la note de sa vie toute cachée en Dieu ? « Dieu le Saint-Esprit, dit le Bienh. de Montfort, a consenti que ses apôtres et évangélistes n'en parlassent que très peu, et qu'autant qu'il était nécessaire pour faire connaître Jésus-Christ [1]. »

Et pourtant, malgré ce silence relatif, l'Evangile nous a transmis le nom de la Vierge : « *Et nomen Virginis Maria*, la Vierge s'appelait Marie. » Nous aurions tort de ne pas glaner ce détail en appa-

[1] *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, n° 4.

rence insignifiant. L'Eglise elle-même nous y invite, qui a institué une fête spéciale en l'honneur du saint Nom de Marie.

Une méditation sur le nom de Marie peut aider à donner une idée synthétique des grandeurs de la divine Vierge et inspirer un plus profond respect, une plus sainte vénération, un plus filial amour de ce nom à jamais béni.

I

Car un nom, c'est déjà souvent pour notre esprit toute une révélation de l'être qu'il désigne.

Quand j'entends prononcer ce nom : « le Très Saint Sacrement, » rien que par ce mot, l'Eucharistie m'apparaît tout de suite, entre les sacrements de notre sainte religion, comme le sacrement par excellence, le plus sacré, le plus auguste, le plus vénérable, celui qui contient, non seulement la vertu du Christ, mais le Christ lui-même tout entier, son humanité et sa divinité.

Il y a souvent ainsi, entre les mots et les choses, un rapport étroit qui nous manifeste leur rôle, leur caractère, leur destinée, au moins quand cette appellation vient de Dieu.

Car Dieu a voulu choisir, révéler, imposer lui-même certains noms au cours de l'histoire. Abraham reçoit l'ordre d'appeler son fils Isaac ; Dieu ordonne que le Précurseur se nomme Jean. Notre-Seigneur dit à Simon : « Désormais tu t'appelleras Képhas, c'est-à-dire Pierre... » Et, pour en bien marquer le symbolisme voulu, il poursuit : « Et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

Sans doute, Dieu ne voulut point laisser au hasard, ni même au choix d'Anne et de Joachim, le nom prédestiné à celle dont il faisait depuis toujours l'objet de ses complaisances. Il l'avait rêvé, ce nom, depuis des siècles, comme une mère qui nomme d'avance l'enfant à venir qu'elle porte dans son sein. Il l'avait choisi, en même temps que celui de Jésus, depuis qu'il unissait étroitement dans sa pensée leur destinée et leur vie, dans une œuvre commune de réparation.

Oui, il ne peut venir que du ciel, ce nom de Marie, dont le symbolisme très riche éveillait, pour les contemporains de la Vierge, les idées les plus hautes, les plus glorieuses, les plus magnifiques [1].

Marie, cela voulait dire, chez eux : gracieuse, toute belle, majestueuse de grâce et de force à la fois. N'était-elle pas ainsi la bien nommée, celle qui était entrée dans la vie, en raison de sa conception immaculée, pleine de grâce, rayonnante de la beauté divine, terrible à Satan qu'elle écrasait de son talon ?

Marie, cela voulait dire encore, d'après l'origine égyptienne de ce nom : clarté, lumière, étoile. Et n'était-elle pas, de la sorte, la bien nommée, celle qui était l'aurore du salut, qui engendrerait la Lumière du monde, qui la donnerait, comme un astre donne son rayon, sans rien perdre de sa beauté?

Marie, cela voulait dire enfin, pour les voisins de la Syrie : dame, maîtresse, souveraine. Toujours n'était-elle pas la bien nommée par ce mot, celle qui serait Notre-Dame à côté de Notre-Seigneur, non seulement Mère, mais la divine Maîtresse des âmes, la Souveraine de l'univers et surtout la Reine des cœurs ?

Ainsi, tous les privilèges, toutes les prérogatives, toutes les grandeurs de la Vierge : son immaculée conception, sa maternité divine, sa royauté sur le monde, Dieu les avait enchassés, comme des diamants montés sur or, dans ce nom amoureusement choisi. Les contemporains de la T. S. Vierge ne comprendraient pas la plénitude de sa signification. Pour nous, désormais, ce nom dira tout cela.

II

Car un nom, ce n'est pas seulement un symbole ; notre nom, c'est encore notre réputation, notre représentation, notre tenant-lieu ; notre nom, c'est nous-même. Ainsi le veut la philosophie élémentaire du langage.

D'un fils de famille, dont la conduite fait scandale, nous disons qu'il déshonore son nom. Celui qui blasphème le nom de Dieu, offense Dieu lui-même. Quand Notre-Seigneur recommande à ses disciples de prier le Père en son nom, il veut dire en vertu de ses mérites et de son intercession à lui. Et les apôtres et tous les thaumaturges qui guérissent les malades et ressuscitent les morts au nom de Jésus, opèrent ces prodiges en son lieu et place, par sa permission, par sa puissance, par sa personne, car ils ne sont, en effet, que des instruments.

Notre nom, c'est nous-même.

Aussi, quels que soient les magnifiques symbolismes du nom de Marie, la réalité les dépasse. Son nom, Marie l'a fait. La Vierge s'est fait elle-même un nom dans l'histoire, ou plutôt, disons qu'elle s'est fait un renom, c'est-à-dire un nom pour toujours célèbre, un nom supérieur à celui de toute créature qui ait été ou qui sera jamais prononcé « soit dans les siècles présents, soit dans les siècles futurs », un nom devant lequel l'homme se découvre, l'ange s'incline, le démon tremble, comme, au nom de Jésus, ainsi qu'il est écrit, tout genou fléchit sur la terre, au ciel et dans les enfers.

Marie ! Même pour l'athée, l'impie, le blasphémateur, ce nom sera l'incarnation de la grâce, de la pureté et de la beauté, de l'amour maternel, de ses tendresses et de ses héroïsmes, de la bonté, du pardon et de la miséricorde humaine. Leur bouche, ignoblement, crachera à la face de Dieu l'insulte, l'outrage et le blasphème ; leurs lèvres garderont encore assez de pudeur pour ne pas salir le nom de Marie. On l'a dit, et c'est vrai, il n'y a que les raffinés du blasphème pour s'en prendre au nom de la Vierge.

Marie ! Pour les parents chrétiens, ce nom représentera la plus haute protection céleste qu'ils puissent donner à leurs enfants et ils l'adjoindront

[1] Il est impossible de faire allusion à toutes les significations proposées du nom de Marie. Aussi bien toutes ne sont pas également soutenables. Je m'en tiens à quelques-unes plus connues, que l'on retrouve dans les leçons du Bréviaire à la fête du Saint Nom de Marie (Au point de vue scientifique, voir Bardenhewer, *Der Name Maria*).

communément à leur prénom de baptême. D'autres voudront se mettre sous son patronage, au moins au jour de leur confirmation. Il faudra passer dans les milieux sans foi et ignorants de la gloire de ce nom, pour constater qu'on le délaisse comme trop banal et lui voir préférer des prénoms étranges et bizarres, aux syllabes sonores ou chantantes peut-être, mais vides de passé et d'espoirs.

Marie ! Pour les petits enfants, ce sera le premier mot bégayé avec le nom de Jésus ; pour la jeunesse chrétienne, à l'exemple des saints, ce sera l'arme irrésistible contre les tentations de son âge ; ce sera pour tous, pour les justes et pour les pécheurs, pour les religieux et les simples fidèles, pour les grands et pour les petits, ce sera, avec celui de Jésus, le nom inscrit sur leur vie, comme sur la bannière de Jeanne d'Arc, pour être l'espoir des victoires, des revanches et du triomphe. Il ne sera ignoré que des peuples qui ne connaîtront pas Jésus.

Et il faudrait la continuer à l'indéfini, la litanie de gloire de ce nom à jamais béni... Rien que pour notre France, où il fut si bien porté, il exigerait un poème. Car c'est encore une des merveilles de notre merveilleuse patrie que le nom de la Vierge est mêlé à son âme, à ce point qu'un journaliste écrivait récemment : « On peut dire du prénom de Marie ce qu'on a dit du *Cid* de Corneille : le jour où il cessera de plaire aux Français, la France aura cessé d'être la France [1]... »

Un des enfants de cette France, Mgr Sabadel, plus connu sous le nom de P. Pie de Langogne, a composé cet hommage au nom de Marie :

Quand vous voudrez savoir, à mon heure dernière,
Si l'instant est venu de me fermer les yeux
Et réciter sur moi la dernière prière
Que j'irai, je l'espère, achever dans les cieux,
Amis, ne scrutez pas ma prunelle assombrie,
Ni de mon souffle éteint l'intermittent effort,
Mais découvrez mon cœur, tracez dessus : MARIE.
S'il ne tressaille pas, c'est que je serai mort.

Chez nous aussi, tant que nous vivrons et que nous aurons encore un souffle, que notre cœur tressaille au nom de Marie, à cause de tout ce qu'il représente. Que ce nom si grand suscite notre zèle ou notre générosité dès qu'il s'agit de procurer sa gloire ; que ce nom si puissant nous arme de la force divine à l'heure de la tentation ; que ce nom si miséricordieux éveille le remords, le repentir et la confiance dans l'âme pécheresse. Car vraiment, pour que dans l'âme chrétienne plus aucune touche ne réponde au choc de ces syllabes, synonymes de tant de majesté, d'amour et de miséricorde, ce ne peut être que le signe que l'âme est à ce point obstinée et endurcie qu'il faut en désespérer... ou bien, alors, qu'elle n'est plus là, qu'elle est au ciel, où elle vibre désormais à l'unisson des lyres angéliques à la glorification éternelle du saint Nom de Marie. Ainsi soit-il.

[1] André Laphin, *Intransigeant*, 15 août 1925.

PETITS PRONES

XLVI

18e Dimanche après la Pentecôte

LE PÉCHÉ, MAL SOUVERAIN

Vous venez de l'entendre : à la vue de la conduite du Sauveur, en la circonstance mentionnée dans notre Evangile, grand fut l'étonnement des Scribes et des Pharisiens. A vrai dire, c'était plus que de l'étonnement ; c'étaient la stupeur et le scandale.

Mais laissons de côté les Juifs pour nous examiner nous-mêmes. Ou plutôt, profitons-en pour comparer nos sentiments avec les leurs. Peut-être trouverons-nous que, si leurs sentiments étaient condamnables, les nôtres ne sont pas exempts de reproche. N'y a-t-il pas en effet chez nous, chrétiens, un étonnement analogue à celui des auditeurs de Jésus ? N'estimons-nous pas étrange, non pas que le Sauveur remette les péchés, car nous, nous croyons à sa divinité, mais plutôt qu'ayant à guérir un malade, il commence par lui remettre les péchés ? N'y avait-il pas une amère dérision dans les paroles et la conduite du Maître à l'égard de ce malheureux étendu devant lui ? « Guéris mon corps qui est infirme et rends-lui la santé, » semble dire le paralytique à Jésus. Et Jésus de répondre équivalemment : « Ton corps est malade ; eh bien ! je guéris ton âme. »

Avons-nous raison de nous étonner, ou plutôt Jésus n'a-t-il pas agi sagement et sa conduite n'est-elle pas pour nous l'occasion d'un précieux enseignement ?

Oui, je n'hésite pas à le dire, m. f. Jésus a raison et c'est notre pauvre esprit à courtes vues qui a tort. Je vais vous le faire voir.

I

Jésus nous enseigne d'abord, par sa conduite, que l'âme vaut infiniment mieux que le corps, que sa santé doit être plus précieuse à nos yeux que celle du corps et que, en conséquence, nous devons redouter le péché plus que tous les autres maux qui pourraient affliger notre santé corporelle. Le paralytique demandait la guérison de son corps. Et Jésus lui fait entendre : « En bon médecin, je vais au plus urgent et au plus grave. Je guéris ton âme : va, tes péchés te sont remis. »

Quelle leçon pour nous, m. f., qui trop souvent, même dans nos actes de piété et dans nos prières les plus ferventes, partageons l'illusion du paralytique ! Combien, parmi les chrétiens, n'estiment la religion que dans la mesure où elle peut servir leurs intérêts temporels et matériels ! De là ces maximes : il faut de la religion pour les enfants ; la religion est bonne pour les femmes ; la religion est nécessaire aux inférieurs ; le peuple a besoin de religion pour être gouvernable. Maximes vraies et pleines de justesse, mais, je le dis aussi et bien haut,

maximes incomplètes. Sans doute, il faut que la crainte de Dieu inspire les enfants, il faut qu'elle maintienne la jeune fille et la femme ; il faut qu'elle mette un frein aux instincts d'insubordination des inférieurs et qu'elle soit une barrière aux passions des foules qui troubleraient l'ordre social. Oui, cela est vrai, et on en verra plus tard dans les familles et dans la société les tristes résultats causés par l'oubli de ces principes. J'ose même dire que c'est par cette expérience que notre France reviendra à la religion, quand elle aura vu ce qu'elle perd à bannir cette religion de ses institutions et de ses mœurs.

Mais encore une fois, penser ainsi et surtout ne penser que cela est insuffisant. La religion doit être aimée et pratiquée pour elle-même. Car son but premier et essentiel, c'est de nous faire rendre à Dieu nos devoirs et de nous fournir les moyens de sanctifier notre âme, en même temps que nous acheminer vers le salut éternel, intérêt suprême de l'homme. Ne l'oublions pas.

Autre remarque ; combien, quand ils disent leurs prières, distribuent des aumônes, font des neuvaines, accomplissent de pieux pèlerinages, placent au premier rang des grâces qu'ils sollicitent du ciel une plus vive horreur du péché, un plus grand zèle pour leur sanctification et la correction de leurs défauts, un peu plus d'esprit chrétien, d'amour de la croix, des épreuves, des souffrances et de la mortification ? Hélas ! Je crois pouvoir le dire sans crainte de me tromper, ils sont bien peu nombreux. Ce que l'on demande à Dieu, c'est la guérison des maladies, la préservation ou la cessation des épreuves temporelles et matérielles, le succès dans les entreprises et toutes choses semblables. Certains même ne sont dévots que dans les occasions pressantes et dans les conjonctures désespérées, et estiment, avec une sorte de superstition, qu'ils obtiendront infailliblement par la prière les faveurs temporelles qu'ils ont en vue.

Tout ceci encore peut être bien, mais il y a une grande lacune dans une telle manière d'agir. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, » nous disait Notre-Seigneur dans l'Evangile d'un dimanche récent. Voilà quelle doit être la règle de notre piété et de notre dévotion. Avant tout, nous devons chercher la santé de notre âme et regarder le péché qui est le mal de l'âme comme le plus affreux des malheurs.

Sachons comprendre cette leçon dont nous avons si grand besoin, et au lieu d'estimer le péché comme une bagatelle d'ordre tout à fait secondaire et de réserver toutes nos sollicitudes pour les choses temporelles, renversons totalement l'ordre de nos pensées et l'échelle de nos estimations. Réservons nos soucis pour notre âme qui vaut plus que tous les mondes, et mettons bien au-dessous et notre santé et nos intérêts matériels. Nous agirons en personnes sensées et raisonnables, nous agirons en chrétiens ; et après avoir donné à notre âme le soin qu'elle réclame, nous aurons le droit de nous inquiéter du reste. Dieu ne nous le défend pas, mais ce qu'il nous défend, c'est seulement d'intervertir les rôles et de donner la première place à tout ce qui n'a droit qu'à la seconde.

II

Je trouve dans la conduite du Sauveur une autre leçon qui est de nature à nous fournir ici-bas un important élément de bonheur. Sans doute, Notre-Seigneur nous marque, par sa façon d'agir, qu'il n'est pas de bonheur complet ici-bas sans la paix de la conscience, paix à laquelle le péché constitue le plus sérieux et le plus direct obstacle. Aussi, mes chers frères dont le cœur aspire avec tant de force au bonheur même sur cette terre, je vous dirai : « Ne péchez pas et vous serez heureux. Quand vous avez péché, repentez-vous et allez demander au prêtre qui tient la place du Christ le pardon de vos fautes, et vos consciences retrouveront la paix et avec la paix le bonheur. »

— Mais, me direz-vous, c'est un bonheur tout spirituel que vous nous promettez là, et ce bonheur est compatible avec bien des misères, des épreuves et des amertumes. Peut-on être vraiment heureux quand le corps souffre, quand les hommes vous persécutent, quand au foyer règne la mésintelligence, quand les affaires périclitent ? — Oui, on le peut. Toutefois j'avoue que cette félicité est incomplète, l'homme étant composé d'un corps et d'une âme et ayant besoin de bonheur pour l'un et l'autre des éléments qui le composent. Jésus le savait bien, il a guéri l'âme du paralytique avant son corps pour nous enseigner ce que nous avons à faire afin de jouir du bonheur temporel, dans la mesure du moins où ce bonheur est possible ici-bas. Le péché, semble dire Jésus, voilà la source de la maladie, et en remettant les péchés, je détruis la source du mal.

A première vue, ceci paraît étrange, m. f., et cependant, à qui veut réfléchir un peu, la conduite du Sauveur apparaît d'une opportunité surprenante. Oui, c'est par suite du péché originel que l'homme est sujet aux maladies, aux souffrances et à la mort. C'est l'enseignement du catéchisme, qui peut s'appliquer non seulement au péché originel, mais encore aux péchés actuels que nous commettons volontairement et librement. Et de fait, l'expérience quotidienne nous en donne de multiples et irréfragables preuves. Calculez les victimes de l'ambition, de l'envie, de la colère, de l'intempérance, de l'impureté, de la paresse, de toutes les passions en un mot. Elles sont innombrables. Tantôt c'est le vicieux qui est la victime même de son vice, tantôt ce sont ses enfants, ses amis, ses concitoyens, ses compagnons, ses inférieurs.

Passons aux commandements et nous verrons, à les considérer l'un après l'autre, que c'est de leur violation que découlent, je ne dis pas tous, mais la plupart de nos misères et de nos malheurs. Que de maux sont venus de l'impiété, de l'hérésie, de la superstition, du fanatisme religieux, de l'absence de la crainte de Dieu ! Combien de la négligence des parents et des enfants, des supérieurs et des inférieurs, des chefs d'Etat et de leurs sujets, à rem-

plir leurs devoirs ! Combien de la haine et de la vengeance ! Combien de l'improbité et de la convoitise du bien d'autrui ! Combien, enfin, des intempérances de la langue, du mensonge, de la médisance et de la calomnie ! Ah ! m. f., je vous disais tout à l'heure que c'était un tort de ne voir dans la religion qu'une source d'avantages temporels. Je me trompais, ou mieux j'entendais parler d'une compréhension fautive et incomplète de la religion. Maintenant je vous dis : Pratiquez la religion comme Dieu veut qu'on la pratique ; faites-en un moyen de sanctification et de salut, et si vous agissez ainsi, si tous les hommes vous imitent, vous verrez disparaître la plupart de vos misères, et cet âge d'or vers lequel aspire l'humanité moderne, mais que l'humanité prétend en vain réaliser en dehors de la religion et contre elle, aura bientôt fait de renaître comme au temps de l'Eden, tant est vraie cette parole de nos saints Livres que « la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future. *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* » (I Tim., IV, 8).

* *

Je m'arrête ici, m. f., heureux si j'ai pu produire la conviction dans vos âmes et vous amener à une vie plus sainte et, partant, plus heureuse. La religion, vous le voyez, offre à l'homme des ressources merveilleuses. Pourquoi donc l'homme, dans son aveuglement, prétend-il s'en passer, et refuse-t-il de se baisser pour puiser à cette source vivifiante ? Vous du moins, m. f., qui croyez à Dieu, au Christ et à ses enseignements, ne vous laissez pas séduire par les faux prophètes du jour. Suivez les leçons du Sauveur, sanctifiez vos âmes, fuyez le péché, domptez vos passions, observez scrupuleusement le Décalogue, et avec votre salut éternel vous trouverez en même temps, dans une large mesure, la félicité temporelle. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXV

MA CROIX

« La croix est l'échelle du ciel, » a dit le saint Curé d'Ars. Aussi l'Eglise, pour nous le rappeler sans cesse, a placé la croix partout, le long du chemin, sur les hauteurs, dans les places publiques.

I

La croix est un facteur nécessaire dans la vie chrétienne. Aucune condition n'en est exempte, aucune dignité n'y échappe, aucune puissance ne peut nous y soustraire.

Les misères et les maladies sont des croix ; les humiliations et les revers sont des croix ; la perte imprévue des personnes ou des biens sont des croix; les inquiétudes, les sacrifices exigés par la position qui est la nôtre sont des croix.

On rencontre la croix là où on y comptait le moins. Pour l'âme pieuse comme pour les autres, il y a des heures de trouble, de ténèbres et d'abandon. Même avec tous les éléments du bonheur, les existences en apparence les plus enviables ne sont pas sans amertume. L'épreuve vient un jour ou l'autre, et si nous ne souffrons pas aujourd'hui, rien ne prouve que nous ne souffrirons pas demain.

Dans la variété des croix, chacun a la sienne. Dieu nous l'a choisie de toute éternité et pour notre plus grand bien. Elle est *notre* croix : *tollat* SUAM *crucem.* Dieu l'a voulue dans sa sagesse comme la mieux adaptée à nos forces, à l'énergie de nos bons désirs.

C'est notre croix. Nous devons donc l'accepter avec une soumission filiale comme venant de la main de Dieu, de la même façon que Jésus accepta la sienne de la main de son Père, sans résistance. Nos plaintes en face de la croix qui nous est destinée ou sous la croix qui nous est imposée ne serviraient d'ailleurs qu'à la rendre plus lourde, mais nullement à l'éloigner.

Nous ne nous en tiendrons pas là, mais nous l'accepterons avec joie, comme une chose indispensable à notre salut. Dieu, en effet, donne une portion de sa croix à toute âme qu'il appelle, pour qu'elle la porte, non pas une seule fois, un seul jour, mais tous les jours : *tollat crucem suam* QUOTIDIE (Luc, IX, 23).

II

Hélas ! la peine que Dieu nous envoie est si peu souvent de notre goût ! Les épreuves nous semblent les combinaisons d'un hasard aveugle, tandis qu'elles témoignent en réalité des dispositions admirables de la Providence ; elles nous paraissent l'effet de la volonté coupable ou de l'injustice des hommes, et ce sont des marques de la bonté divine. Comment pourrions-nous avoir la moindre méfiance ? Dieu qui nous a promis la nourriture et le vêtement ne nous abandonnera pas aux heures de détresse. Si nous nous sentons à bout de forces, c'est parfois que le mal touche à sa fin. Dieu n'est jamais plus près de nous que quand nous souffrons : c'est alors qu'il nous donne « l'eau pure, la seule eau qui désaltère », celle qu'il promettait à la Samaritaine.

La douleur, malgré son amertume, a en effet quelque chose de saint et de doux. Elle est une source de vie surnaturelle, « une fontaine de vie » qui, en se répandant dans nos âmes, les purifie, leur communique une divine fraîcheur et étanche leur soif ardente : *Fons aquæ salientis* (Jo., XIV, 23). Elle est « un feu consumant » qui les épure comme l'or dans la fournaise : *Ignis consumens* (Deut., IV, 24).

Jésus-Christ, après avoir cédé à Simon de Cyrène, sur le chemin du Calvaire, un peu de sa croix, marche le premier. Il veut que Simon le suive, qu'il n'aille ni plus vite ni plus lentement, qu'il ne s'écarte ni à droite ni à gauche, qu'il suive les traces ensanglantées de ses pieds adorables. C'est bien ainsi qu'il en advient aux disciples du Sauveur ; quand nous portons notre croix, appelons-le avec nous et il en prendra toujours la meilleure part. Alors, à

son contact, sous le poids de ce précieux fardeau, comme il nous sera facile de lui dire :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire,
Je vous porte apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé.
Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant.

Il est parfois difficile de marcher dans le sentier étroit et rude que trace l'Evangile ; mais, pensant à Jésus crucifié et aux épines qui ont déchiré sa tête, nous saurons toujours, même à une heure matinale de notre vie, faire un visage égal à tous les sacrifices et à tous les devoirs.

* *

Un petit sacrifice, qu'est-ce que cela pour Dieu ? Qu'est-ce aussi que ce grain d'encens qu'un enfant me présentera tout à l'heure pour le faire brûler devant l'autel du Seigneur ? Un peu de matière informe ; mais jetez ce grain dans le feu, et voilà qu'il va monter en parfums vers le tabernacle. Ainsi en est-il de nos peines de chaque jour : jetez-les dans le feu sacré de l'amour, et elles s'élèveront toutes parfumées vers le Cœur de Jésus.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

98

Les balances

Notre prédicateur d'aujourd'hui ne parle que par un petit geste, un léger mouvement de son aiguille et de ses plateaux, mais dit des vérités dont on a bien besoin.

I. — L'injustice

« *Nous sommes un instrument qui fait connaître le poids des corps. Comme le poids indique la quantité et souvent la qualité de la marchandise, nous servons à en déterminer le juste prix. C'est pour cela qu'on a fait de nous l'emblème de la justice. Cette vertu, avec la charité, ferait le bonheur des sociétés si elle était pratiquée. Son absence trouble, bouleverse l'humanité et plonge en enfer une multitude d'âmes. Elle est avec l'impureté une des plus larges portes de l'enfer.* »

La justice est la vertu qui nous fait rendre à chacun ce qui lui est dû. C'est cette vertu, en particulier, qui doit présider aux échanges, aux marchés, y faire observer la loyauté, la franchise, l'équité, de telle sorte que vendeur et acheteur aient chacun leur compte, que le vendeur ait l'équivalent de la marchandise qu'il cède dans le prix que l'acheteur lui donne et que l'acheteur en ait pour son argent.

L'injustice, au contraire, consiste à s'approprier ou à garder sans droit le bien d'autrui ou à porter du préjudice au prochain sans en avoir un motif légitime et sans en être plus riche.

L'injustice est une *faute* qui peut facilement être grave, car elle est en elle-même une offense à Dieu qui est infiniment juste et en même temps un manque à la charité envers le prochain qui est justement peiné de se voir enlever son bien injustement.

L'injustice est aussi une grosse *sottise*, car elle fait mille fois plus de mal que de bien à celui qui s'en rend coupable.

1° Le bien volé n'enrichit pas. En effet, Dieu qui conduit tous les événements par sa Providence, a mille moyens de nous reprendre ce que nous ne devons pas avoir et il s'en sert habituellement. C'est un fait d'expérience que le bien volé ne reste pas longtemps en possession du voleur ou des siens. Aussi le saint Curé d'Ars disait qu'il connaissait deux moyens infaillibles pour se ruiner : travailler le dimanche et voler.

2° En volant, on perd habituellement plus qu'on ne gagne. Le voleur, tôt ou tard, est connu comme tel et sa *réputation* est perdue. Or la réputation est plus précieuse que la richesse ; de sorte que voler c'est lâcher un lièvre pour prendre une mouche.

Presque toujours, aussi, voler c'est perdre la bonne harmonie avec le prochain, amener des divisions, des haines, des rancunes très préjudiciables.

3° Voler, c'est se mettre dans des chaînes bien dures. Quelquefois c'est se faire mettre les menottes. Toujours c'est se mettre dans les liens de la justice divine, liens plus redoutables que les menottes. Pour cette vie, le lien est l'obligation de restituer le bien volé ou de réparer le dommage causé, lien dont le voleur se débarrasse difficilement, car les doigts qui sont devenus *crochus* en se refermant sur le bien d'autrui, ne peuvent plus s'ouvrir pour le lâcher. Et pour l'autre vie, le voleur se condamne aux liens dont parle Notre-Seigneur quand il dit : « Jetez-le pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math., XXII, 13).

4° Voler, c'est se mettre au cœur le ver rongeur. C'est déjà, dès cette vie, se condamner au trouble et au remords, à moins qu'on en arrive à se blaser. Mais alors on ne perd rien pour attendre : le ver rongeur n'est qu'endormi ; il se réveillera pour reprendre son travail dans l'enfer.

5° Voler, c'est devenir l'esclave d'un mauvais maître : l'avarice. Cette passion est un vrai tyran qui veut qu'on lui sacrifie tout : son repos, ses aises, sa santé, sa réputation, ses amitiés, sa conscience, son éternité et qui, après qu'on lui a tout sacrifié, est moins satisfait que jamais, à tel point même que quelquefois l'avare meurt de faim à côté de ses richesses et n'ose pas s'en servir.

6° Devenir voleur, c'est se rendre capable de tous les crimes : *Avaro autem nihil est scelestius* (Eccli., X, 9). C'est l'avarice qui a fait Judas ; c'est l'avarice qui fait tous les jours une multitude d'assassins. Elle fait souhaiter aux enfants la mort de leurs parents, quand elle ne les rend pas parricides.

7° Voler, c'est se jeter en enfer et c'est amasser du combustible pour s'y mieux brûler éternellement. La plupart des voleurs se damnent, car ils ne peuvent pas se décider à restituer, et en enfer les billets bleus acquis par le vol feront une belle flamme qui leur grillera les doigts.

Mes frères, ayez bien peur de prendre et de garder le bien d'autrui ; soyez sur ce point d'une délicatesse extrême. N'empiétez pas sur le voisin quand vous labourez ou fauchez vos prés ; donnez le juste poids et la juste mesure quand vous vendez ; ne falsifiez jamais la marchandise ; ne mentez jamais dans vos marchés ; rendez ce qu'on vous a prêté ; ne faites pas attendre ceux à qui vous devez : ce serait les voler.

Parents, veillez à ce que vos enfants ne contractent pas ce défaut ; reprenez et punissez sévèrement les plus petits vols, la maraude ; faites-leur une conscience délicate sur ce point.

II. — La tromperie

« *On peut aussi se servir de nous pour nous faire dire des mensonges et nous faire l'instrument de la tromperie. O homme, si tu trompes tes semblables dans tes marchés, tu ne trompes pas Dieu à qui tu devras rendre compte de tes tromperies.* »

On s'est fait de nos jours, sur le point de la loyauté dans les marchés, des consciences tellement élastiques que les injustices les plus criantes passent entre les mailles sans qu'on se les reproche. On appelle cela de l'adresse, mais en réalité c'est très grosse maladresse, puisque c'est vol et péché, et le péché, quel qu'il soit, quelque avantage temporel qu'on en retire, est la dernière des folies. Il faut qu'on se le rappelle bien : tout gain réalisé par la tromperie et lésant la justice est un vol liant la conscience et obligeant au repentir, à la confession et à la restitution. Sans cela, pas de salut possible.

Les mensonges dans les marchés sont un faux poids qu'on met dans la balance pour faire croire au prochain qu'une transaction lui est avantageuse, quand c'est le contraire qui est vrai. Si le mensonge a été la cause déterminante du consentement à un marché où le prochain est lésé, ce mensonge a joué absolument le même rôle qu'un faux poids dans la balance. Il y a donc eu vol.

— Alors, me dira-t-on, les commerçants d'aujourd'hui seront tous damnés ! — Hélas ! il est bien à craindre qu'il y en ait un grand nombre, car s'il y a beaucoup de vols, il y a en fait bien peu de restitutions.

III. — Les balances a rectifier

« *On ne pèse pas seulement les marchandises vénales. Vous avez aussi, ô hommes, vos balances où vous pesez les choses, et souvent vos balances sont menteuses et ont bien besoin d'être rectifiées. Le vérificateur passera un jour et rectifiera vos appréciations.* »

La masse des hommes, en effet, manque complètement de sagesse et de clairvoyance pour la juste appréciation des choses. Il y a longtemps que le psalmiste le disait : « *Mendaces filii hominum in stateris.* Les balances dont se servent les fils des hommes leur font dire et accepter bien des mensonges. » (Ps. LXI, 10).

Le plus grand nombre n'ont pas les lumières de la foi pour éclairer leurs jugements, ou, s'ils les ont, ils les laissent sous le boisseau. Ils se placent donc à un faux point de vue pour tout juger : au point de vue seulement de la vie présente, tandis qu'en tout et partout on devrait se placer au point de vue de l'éternité : *Quid hoc ad æternitatem ?*

Les mondains ont la prudence de la chair, qui est un véritable aveuglement, car elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Pour eux le péché et l'enfer, qui sont les seuls maux, ne comptent pas ; Dieu et le ciel, qui sont les seuls vrais biens, ne valent pas qu'on s'en occupe. Ils envient ceux qu'il faut plaindre, ils plaignent ceux qu'ils devraient envier. Aussi finalement quelle déception pour eux !

Procurons-nous donc des balances qui disent vrai, en nous en tenant uniquement aux données de la foi dans nos jugements. En particulier, relisons souvent le divin *Sermon sur la montagne,* pour rectifier nos appréciations, et pensons avec l'auteur des Proverbes que « *melius est parum cum justitia quam multi fructus cum iniquitate.* Mieux vaut peu avec la justice que beaucoup avec l'injustice. » (Prov., XVI, 8). Que les voleurs s'en persuadent bien !

IV. — Ne pas juger le prochain

« *Il est bon d'avoir des balances, mais cependant il ne faut pas y mettre tout le monde. Chrétiens, Dieu ne vous a pas établis juges de vos frères ; il vous défend même de vous attribuer ce rôle que du reste vous n'êtes pas à même d'exercer convenablement.* Nolite judicare ut non judicemini. » (Math., VII, 1).

Notre rôle n'est pas de juger, mais d'être jugés. Or un bon moyen de ne l'être pas sévèrement par Dieu, c'est de ne pas juger défavorablement le prochain et d'être indulgents dans les jugements que nous portons sur les autres. Pour cela, commençons par nous juger sévèrement nous-mêmes. Voyons la poutre qui est dans notre œil, pour ne pas reprocher aux autres le fétu de paille qui est dans le leur.

Malheureusement, les hommes, même chrétiens, ne tiennent guère compte de la recommandation du Maître, et l'on n'entend guère de conversations où la personne et la conduite du prochain ne soient pas mises sur le tapis par des gens qui n'ont rien à y voir, qui ne sont ni supérieurs ni parents ayant autorité pour reprendre et corriger.

De prétendus bons chrétiens et bonnes chrétiennes ont cette manie de vouloir juger, apprécier, critiquer tout le monde : les voisins, les autorités, le curé, surtout le curé, malgré les recommandations particulières que Notre-Seigneur a faites par l'intermédiaire de sainte Catherine de Sienne aux chrétiens, d'éviter soigneusement cet abus de vouloir juger les pasteurs de l'Eglise.

Nous devons d'autant plus éviter de juger le prochain que nous n'avons jamais toutes les données nécessaires pour pouvoir le faire en toute justice. Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs et à qui rien n'échappe, a ces données. Nous ne voyons du prochain et de sa conduite que ce qui tombe sous

les sens, et encore pas tout. Mais nous ne pouvons pas lire dans son cœur. Nous ne connaissons pas toutes ses pensées, ses intentions. Nous ne savons pas tout ce qui a concouru à l'amener à faire telle ou telle action. C'est pourquoi, si nous nous mêlons de le juger, nous serons forcément injustes. Evitons donc de faire une si mauvaise besogne.

V. — Les pesées nécessaires

« *Si ordinairement c'est une faute de mettre le prochain dans vos balances, il y a des cas où vous devez peser ce qu'il vaut et vous renseigner : par ex., 1° quand vous avez à lui confier certaines fonctions, v. g. à l'élire comme député ; 2° quand vous avez à l'introduire dans votre maison ou dans le pays.* »

1° Pour nommer a une fonction publique. — Les électeurs n'ont pas le droit de voter pour n'importe qui ; ils ne doivent donner leur suffrage qu'à des gens capables et bien intentionnés. Car en votant pour quelqu'un, on prend sur soi la responsabilité du bien ou du mal qu'il fera dans sa charge. C'est ainsi que depuis cinquante ans la majorité des électeurs français ont sur la conscience, devant Dieu et devant le pays, toutes les mauvaises lois qui ont été votées par nos députés : apostasie officielle de la France, guerre hypocrite, sourde et parfois ouverte, faite à Dieu et à l'Eglise, laïcisation des écoles et des hôpitaux, expulsion et spoliation des communautés religieuses, vols sacrilèges des biens d'Eglise, des fondations, déchristianisation d'une partie de la France, mille injustices commises pour motif de religion contre des particuliers.

2° Pour introduire quelqu'un dans sa maison ou dans le pays. — C'est une faute pour les parents de prendre à leur service n'importe quel domestique ou employé. Souvent c'est introduire le loup dans la bergerie.

C'est une faute aussi pour les propriétaires qui ont des maisons ou des fermes à louer, d'amener n'importe qui dans une paroisse. Ils peuvent être ainsi la cause de bien grands maux. Souvent il vaudrait mieux voir entrer la misère, le feu, la famine, la peste dans un pays, que de voir s'y installer des malheureux et des malheureuses qui seront une cause de perdition pour les âmes.

VI. — Le choix d'un époux

« *Ayez de bonnes balances, vous surtout, jeune homme qui avez à choisir une épouse, jeune fille qui avez à accepter un époux.* »

1° Importance du choix d'une bonne épouse. — Une bonne épouse, pour un homme, c'est un trésor inappréciable. L'Esprit-Saint l'a dit : « *Pars bona, mulier bona; dabitur viro pro benefactis* (Eccli., XXVI, 3). — *Mulierem fortem quis inveniet ?* Qui trouvera la femme forte ? Elle est d'un tel prix qu'on devrait aller jusqu'au bout du monde s'il le fallait pour la trouver : *De ultimis finibus pretium ejus.* » (Prov., XXXI, 1).

Au contraire, une mauvaise femme est la pire des calamités. Prendre une mauvaise femme, c'est, d'après nos Livres saints, se mettre sous un toit criblé de gouttières : la position est intenable ; c'est pire que d'être assis sur le faîte d'un toit exposé au soleil, à la grêle, à tous les vents ; c'est pire que d'habiter avec le lion et le dragon. La femme, pour un homme, c'est le ciel ou l'enfer dans cette vie et, par le fait, souvent dans l'autre.

2° Difficulté pour faire ce choix. — Faire un bon choix n'est pas chose facile, parce que dans les milieux mondains et peu chrétiens les bonnes femmes sont rares et même à peu près introuvables ; de plus une jeune fille est très adroite pour cacher les défauts qu'elle a et faire croire à des qualités qu'elle n'a pas.

3° Comment s'assurer un bon choix ? — Il faut le demander à Dieu par des prières ferventes et persévérantes. Il faut aussi le mériter par une bonne jeunesse : *Dabitur pro benefactis.* Celui qui a passé sa jeunesse dans le libertinage ne mérite pas d'avoir une épouse honnête. Il faut enfin se servir de poids vrais pour peser la valeur de celle qu'on va choisir.

Qu'est-ce qui doit peser dans la balance ?

Est-ce l'*affection passionnée,* mais irraisonnée, qu'une jeune fille a su vous inspirer ? — Hélas ! cette affection est un feu follet qui s'éteindra bien vite si celle à qui vous vous unissez n'a pas les qualités qui font la bonne épouse et la bonne mère. Après quelques jours, quelle déception, quelle désillusion !

Est-ce la *beauté* qui doit décider de votre choix ? — L'Esprit-Saint vous répond : « La grâce est trompeuse et la beauté est vaine » (Prov., XXXI, 30) ; elle n'est qu'un petit vernis sur la peau et elle ne dure qu'un jour. Si le vice l'accompagne elle n'en diminue pas, au contraire, elle en accroît les inconvénients. Souvent c'est par elle que le désaccord entre dans un ménage. Elle rend la femme vaniteuse, égoïste, idolâtre d'elle-même.

Est-ce la *fortune* de la future qui doit peser dans la balance ? — Pour la plupart des parents, il n'y a guère que cela qui donne de la valeur à une jeune fille. Quelle aberration ! Une fille riche peut être une très mauvaise femme, qui rendra malheureux son mari et perdra toute sa famille ; tandis qu'une épouse sans fortune, mais ayant de l'ardeur au travail, de l'économie, du savoir-faire, amènera l'aisance dans la maison et fera le bonheur de son mari. La fortune sans les vertus domestiques est, comme la beauté, un écueil plutôt qu'un avantage. Ce qui est le meilleur pour l'accord dans un ménage, c'est que les deux conjoints ne fassent pas un apport trop inégal.

4° Tares qui enlèvent ou diminuent le poids pour le choix d'une épouse. — N'épousez jamais une jeune fille sans piété ni crainte de Dieu, car Dieu ne bénira pas son action ; elle n'aura pas les grâces nécessaires pour être fidèle à tous ses devoirs ; et comme personne ne donne ce qu'il n'a pas, elle sera absolument incapable de bien élever des enfants : elle leur donnera le jour pour les mettre sur le chemin de l'enfer.

N'épousez pas une jeune fille méchante pour ses

parents et qui a mauvais caractère : elle sera méchante aussi pour vous et vous fera beaucoup souffrir.

Pas non plus une vaniteuse : ce défaut prouve l'absence de cervelle et de bon jugement, et il coûte trop cher à entretenir. Et si la vanité fait accepter des modes indécentes, vous êtes renseigné par le fait sur la valeur morale d'une jeune fille.

N'épousez pas une coureuse. Une bonne fille se tient à la maison et se cache ; il faut qu'on la cherche pour la trouver. Les filles qui fréquentent la rue, et à plus forte raison les lieux d'amusement, les auberges, les bals, ne sont qu'une marchandise fripée et salie qu'elles sont obligées d'étaler et d'offrir pour la placer, sauf à bien attraper les acquéreurs.

N'épousez pas une libertine : elle vous ferait trop pleurer.

Défiez-vous aujourd'hui des belles mains blanches et des fins escarpins avec bas couleur de chair : cela ne sent ni l'amour du travail, ni l'oubli de soi-même nécessaires au bien-être d'une famille. Préférez les mains calleuses et les gros souliers solides.

VII. — La revanche des justes

« *Vous qui avez à vous plaindre des faux poids et des fausses mesures des hommes, patientez ; il y aura une sévère vérification de tous les pesages et de tous les mesurages, une révision des grades et des places, une rectification de tous les jugements humains quand Dieu lui-même jugera les justices :* Ego justitias judicabo (Ps. LXXIV, 3). — Illuminabit abscondita tenebrarum. » (I Cor., IV, 5).

Que d'injustices le soleil éclaire chaque jour et combien la nuit en cache plus encore ! Que de vols, de tromperies, de dommages injustes ! Que de préférences imméritées dans les familles et dans les sociétés ! Que de juges mal renseignés et trompés et même que de juges vendus et achetés qui font acception de personnes, jugent par ordre et contre toute justice ! Que d'ambitieux qui savent se faufiler, flatter, se faire valoir bien au-dessus de leurs mérites et arrivent à de hautes positions ! Que de protégés auxquels on accorde tous les passe-droits, toutes les préférences !

Combien au contraire sont mal vus, mal traités, méprisés et mis de côté par antipathie ou pour des motifs faux ou injustes ! Que de vrais mérites laissés dans l'ombre, si on ne va pas jusqu'à les humilier ! Que d'injustices dans la distribution des places, des récompenses, des faveurs, des distinctions ! Que de rubans et de rosettes sur des nullités ! En un mot que de pesages, de mesurages, c'est-à-dire d'appréciations, de jugements et de traitements injustes !

Que ceux qui ont souffert de l'injustice se rassurent et que ceux qui en ont bénéficié ne triomphent pas trop ! Il y aura vérification et rectification universelles, révision de tous les grades, nouvelle classification, nouvelle assignation des rangs et des places, car il y a des places en paradis : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* (Jo., XIV, 2). Oh ! alors, quelle humiliation pour les orgueilleux, les ambitieux, les parvenus par de mauvais moyens, quand toute la cour céleste dira : « Voilà sur quoi on avait mis des rubans, des décorations, des insignes d'honneur ; voilà à qui on avait confié les plus hautes fonctions. »

C'est alors que se réalisera la parole de Notre-Seigneur : « Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers. » (Math., XIX, 30). Le saint Curé d'Ars, qui était le dernier de sa classe au séminaire, est maintenant bien au-dessus de ses condisciples jadis plus brillants et mieux notés. De petits bergers, de pauvres femmes ignorées seront bien au-dessus des grands, des puissants devant lesquels tous courbaient l'échine. Le juge, au dernier jour, aura des balances dont personne ne pourra contester l'exactitude ; on ne pourra ni le gagner par des cadeaux ni se surfaire. Une seule chose pèsera dans la balance : les vrais mérites.

Mettons donc toute notre ardeur à accroître les nôtres par l'humilité et la charité. Aimons à être ignorés, comptés pour rien, même méprisés, noircis, calomniés : ce sera le moyen de briller davantage au dernier jour ; ceux qui sont les plus petits aujourd'hui seront alors les plus grands.

99

Les chouettes

Ce soir nous avons un prédicateur aux gros yeux qui nous rappelle les paroles du psalmiste : « Ils ont des yeux pour ne point voir. *Oculos habent et non videbunt.* » (Ps. CXIII, 5). Ce sont les chouettes.

I. — L'incrédulité

« *Nous semblons bien ridicules quand, avec des yeux grands ouverts, nous ne voyons absolument rien en plein midi. Beaucoup d'hommes prétendus intelligents et savants, sont plus chouettes que nous, quand, en face des révélations divines éclatantes comme le soleil, ils restent incrédules et plongés dans la nuit.* »

La raison, par ses propres lumières, en arrive à conclure que l'être premier qui a créé les intelligences, doit être pour ces intelligences la source de la vraie lumière et que par conséquent c'est pour les esprits créés la plus élémentaire sagesse de se laisser conduire par Dieu quand Dieu daigne leur parler. Il est vrai que parmi les vérités révélées par Dieu il y en a qui nous dépassent complètement et nous introduisent dans un monde dont nous n'avons pas la moindre idée par la raison. Mais en nous en tenant aveuglément à la parole de Dieu, nous sommes sûrs d'être conduits par la lumière et la vérité, et les incrédules sont des aveugles qui refusent de se laisser conduire par celui qui voit clair, quand par eux-mêmes ils n'y voient goutte.

Ils sont inexcusables de rester ainsi dans la nuit, quand Dieu a entouré ses révélations d'une lumière telle que la nuit elle-même en est éclairée : *Lux in tenebris lucet* (Jo., I, 5). Des œuvres divines, en effet, ont accompagné dans tous les siècles les révé-

lations divines et l'on peut dire aux incrédules : « Si vous ne croyez pas aux paroles, croyez au moins aux œuvres. » Le miracle est là qui, dans tous les temps, confirme les révélations divines.

Mais les esprits orgueilleux sont de vraies chouettes en face du miracle : la vérité leur crève les yeux et ils restent dans la nuit.

Vraies chouettes les ennemis de Jésus quand, après la résurrection de Lazare enterré depuis quatre jours et répandant déjà l'infection, ils tirent cette conclusion, non pas que celui qui a fait ce miracle est l'envoyé de Dieu, mais qu'il est temps de le supprimer car tout le monde va courir après lui.

Vraies chouettes aussi nos incrédules modernes, quand, en face des miracles stupéfiants de Lourdes, de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de cent autres Saints, ils refusent de laisser entrer dans leurs âmes la lumière qui leur est envoyée du ciel pour les tirer de leur aveuglement.

II. — Les laïcisateurs

« *Nous ne sommes pas seules à ne rien voir en plein midi. Ils sont bien plus chouettes que nous, les politiciens, les meneurs démagogues avec leur laïcisme et leur prétention de vouloir organiser un monde, une société sans Dieu et sans le Christ. Ils ne voient pas où ils vous mènent. L'expérience du passé et la plus simple logique devraient cependant les éclairer.* »

Oui, il faut être volontairement aveugle et cent fois aveugle, pour se laisser aller à cette aberration de vouloir organiser les sociétés sans Dieu et sans le Christ envoyé par son Père pour mettre l'ordre parmi les hommes.

L'homme, en effet, n'est pas un être solitaire qui peut se suffire et qui a sous la main tout ce qui lui est nécessaire ou agréable. Il ne peut absolument pas se suffire, il est en contact forcé et continuel avec une foule de ses semblables. Les autres ont besoin aussi des mêmes biens que lui et ces biens souvent ne sont pas en quantité suffisante pour satisfaire l'appétit de tous.

D'un autre côté, des passions furieuses grondent au moins de temps en temps au fond des cœurs humains : jalousies, haines, rancunes, cupidité, ambition, esprit de domination, égoïsme.

Cela étant, si l'on supprime la croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur, et la croyance au Christ instaurateur de la fraternité et du renoncement à soi-même, comment pourra-t-on maintenir l'ordre et l'union parmi les hommes ?

Logiquement, ce sera impossible, car, comme l'a écrit Voltaire, « l'athée ingrat, brigand, calomniateur, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. S'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est à lui-même son Dieu. Dès lors, il s'immole tout ce qu'il désire, tout ce qui lui fait obstacle ; les plus tendres prières, les meilleurs raisonnements ne valent pas plus sur lui que sur un loup affamé. »

Logiquement donc, sans la croyance à Dieu et à son Christ, l'humanité ne peut être qu'un immense repaire de bêtes féroces acharnées les unes contre les autres pour s'arracher les biens qui ne peuvent être à tous.

L'expérience de tous les jours confirme ce que dit la logique. C'est un fait que les sociétés qui veulent se passer de Dieu, retournent bien vite à la sauvagerie, à la barbarie qu'on appelle aujourd'hui bolchévisme, anarchie, communisme. La Russie vient de faire en grand cette expérience. On sait déjà une partie des horreurs qui en ont résulté et on en apprendra encore bien davantage. Cela ouvrira-t-il enfin les yeux à nos chouettes laïcisatrices ?

III. — Les pécheurs

« *Voici encore bien plus de chouettes : tous les pécheurs. Dieu a fait la lumière, par ses révélations, sur la malice et la folie du péché, et les pécheurs, au lieu de s'éclairer de cette lumière, marchent en aveugles aux abîmes.* »

Qui dira toute la malice du péché, malice qui nous est bien connue si nous voulons ouvrir les yeux ? Pécher, c'est tourner le dos à Dieu, l'oublier, le méconnaître, c'est se révolter effrontément contre lui, sous son regard, c'est le mépriser, lui préférer des riens, c'est répondre à sa bonté, à toutes ses avances, par la plus noire ingratitude, c'est détruire et bouleverser les plans divins sur nous, c'est se faire le complice de Satan l'ennemi de Dieu, c'est voler Dieu, lui refuser le service qui lui est dû, c'est le chasser de son âme pour donner la place au démon, c'est défigurer en nous l'image de Dieu, tuer la vie de Dieu en nous, c'est vouloir la suppression de Dieu, être cause de toutes les douleurs et de la Passion de Jésus, c'est contrister mortellement son Cœur si aimant et si bon pour nous.

Le péché c'est une folie contre soi-même. Pécher, c'est blesser, enchaîner, salir, défigurer, tuer son âme, c'est perdre tous ses mérites, richesses infinies, c'est se condamner à la pauvreté et à l'impuissance surnaturelles, c'est attirer sur soi déjà pour cette vie toutes sortes de maux et changer même en maux les avantages temporels qu'on peut avoir, c'est se mettre sous l'esclavage tyrannique et cruel du démon et des passions, c'est se condamner au trouble, au remords, à l'inquiétude, à la peur ou à une sécurité plus mauvaise que les plus grandes terreurs, c'est se mettre dans les liens d'une justice inexorable.

Demeurer dans l'état du péché, c'est continuer la même malice et la même folie, c'est aggraver les suites de ses fautes, car le péché, par son propre poids, entraîne à de nouveaux péchés, nous fait perdre notre temps ici-bas, multiplier les risques de nous damner, rester comme suspendus par un fil au-dessus d'épouvantables abîmes, et nous mériter d'y être précipités pour l'éternité. O pécheurs, ne soyez pas aveugles comme des chouettes en face de semblables maux !

IV. — Les vaniteuses

« *Regardez, ô hommes, ces vaniteuses devant leur miroir : elles se croient belles et se sourient à elles-mêmes. Oh ! elles aussi sont de vraies chouettes : elles ne voient que le petit vernis qui recou-*

vre leur visage, ce vernis qui n'est pas elles, mais seulement une mince enveloppe, et elles ne voient pas derrière leur vraie figure, laide, grimaçante, sale, horrible, tout altérée par l'orgueil, la jalousie, l'égoïsme, les péchés honteux, les vices et les défauts de toutes sortes. Si elles voyaient clair, au lieu de se sourire et d'être contentes d'elles-mêmes, elles devraient se détourner avec horreur et avoir honte d'elles-mêmes. »

Ce quatrième sermon des chouettes est très clair et ne demande pas de plus amples explications. Avis à celles auxquelles il s'applique ! Et elles sont nombreuses, même ici.

V. — Les embûches du démon

« *Si nous nous reposons le jour, nous travaillons la nuit. Nous profitons des ténèbres et du sommeil des insectes pour les surprendre et pour nous en repaître, nous et notre couvée. Ainsi fait le grand oiseau de nuit, le prince des ténèbres. C'est la nuit surtout qu'il travaille, qu'il fait commettre une multitude de fautes et qu'il tue les âmes. Il profite aussi des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur pour multiplier ses victimes. O hommes, défiez-vous de cet oiseau de nuit.* »

On appelle le démon « le prince des ténèbres, » non seulement parce qu'il est lui-même ténèbres et cherche à répandre les ténèbres, mais aussi parce qu'il se sert des ténèbres des yeux et de l'esprit pour faire commettre le péché. Aussi il pousse autant qu'il peut aux sorties de nuit, sorties très dangereuses pour les jeunes gens, mortelles pour les jeunes filles. Parents, opposez-vous à ces sorties quand elles ne sont pas nécessaires et surveillez-les quand elles le sont.

Le démon cherche aussi à maintenir les hommes dans l'ignorance, car il sait bien que si la demi-science éloigne de la religion et fait des pédants et des orgueilleux qui veulent parler de tout sans rien savoir de rien, beaucoup de science, la vraie science, ramène à Dieu.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXXIX

LES MAUVAISES PASSIONS

> ***Magnum certamen sustinuistis passionum.***
>
> **Vous avez supporté le grand combat des passions.**
>
> **(Hebr., x, 32).**

Les obstacles que l'homme rencontre en lui-même, quand il entreprend de se sanctifier, sont le résultat de trois causes différentes. Les uns lui viennent de son corps, les autres de son âme, d'autres encore du corps et de l'âme tout ensemble, car ces deux moitiés de son être peuvent s'accorder pour l'écarter du devoir. Nous avons étudié dernièrement celles d'entre ces difficultés qui tiennent aux faiblesses du corps. Nous nous occuperons bientôt de celles qui naissent des vices de l'âme. Celles où l'esprit conspire avec la chair pour nous porter au mal étant particulièrement redoutables et donnant lieu à ces luttes que l'apôtre S. Paul appelle *de grands combats*, nous les étudierons dès aujourd'hui. Ces grands combats sont ceux auxquels donnent lieu *les passions*.

On appelle *passions* des instincts naturels qui font poursuivre ou éviter certaines choses, et dont les sens subissent invariablement l'impression. Ces instincts résident dans la partie de l'âme la plus voisine du corps ; c'est pourquoi ils ne peuvent agiter celle-là sans émouvoir et entraîner celui-ci.

Je ne m'attarderai point à analyser, comme le font les philosophes et les moralistes, les onze passions humaines, ni à décrire leur mécanisme, ni à mettre en relief leurs différents effets, ni à faire remarquer comment elles s'opposent l'une à l'autre et donnent à l'homme des directions contradictoires, ballottant son cœur, si je puis ainsi parler, de l'amour à la haine, du désir ardent à l'horreur la plus vive, d'une joie folle à de sombres tristesses, de la présomption au désespoir, de la frayeur à l'audace, et le faisant passer d'une paix profonde à de violentes colères [1]. Mieux vaut montrer, — 1° *à propos des passions en général, comment elles rendent la vie chrétienne difficile ;* — 2° *à propos de la passion dominante, comment on peut les vaincre.*

I

Les passions ne sont point, comme plusieurs l'ont pensé, nécessairement mauvaises. Il en est, au contraire, de bonnes et de très bonnes ; ou plutôt, toutes les passions sont susceptibles d'être bonnes ou d'être mauvaises. Elles vaudront ce que vaudra leur objet. Car les passions sont une force, et, comme toute autre force, elles peuvent servir, soit au bien, soit au mal. Mettez-les au service du bien : elles seront pour vous un secours. Remarquez-le en passant : ce dernier mot exprime la raison pour laquelle Dieu n'a pas voulu nous préserver des passions. Il s'est proposé, en leur permettant de s'éveiller en nous, de mettre à notre service un supplément d'énergie et, par suite, de nous faciliter la sainteté. Malheureusement, nos passions ont subi, comme toutes nos facultés, et peut-être davantage encore, l'influence néfaste de la déchéance originelle. C'est surtout en elles que paraissent le désordre produit par le premier péché et la profonde perversion dont il a été la cause. Au lieu de rester des appétits d'hommes sains, elles sont devenues, pour employer une comparaison dont s'est servi Bossuet, « des appétits de malades [2]. »

Trois choses rendent ces appétits souverainement dangereux.

D'abord, leur *puissance*, puissance souvent redoutable ! Car les passions, comme je l'ai dit tout à l'heure, établissent entre nous, entre le corps et l'esprit, une sorte de conjuration déclarée. Elles les associent l'un à l'autre dans les mêmes aspirations et

[1] *Passiones appetitus concupiscibilis sunt : amor et odium, desiderium et fuga, lætitia et tristitia. Passiones appetitus irascibilis sunt : Spes et desperatio, timor et audacia, et ira.*

[2] **Premier sermon sur la Providence, 2e point.**

les mêmes exigences, les mêmes dégoûts et les mêmes sympathies, et, par cette union, multiplient leurs forces.

N'avez-vous pas encore remarqué comment, en un jour d'orage, toutes les puissances de la nature se mettent à l'unisson pour produire la tempête ? Le vent fait rage. Les nuages s'amoncellent et prennent une teinte sinistre. La pluie tombe par torrents. La foudre éclate à coups redoublés. Les roulements du tonnerre succèdent aux roulements du tonnerre... Aussi bien, dans un jour de passion, les instincts de l'âme et les appétits des sens s'unissent ensemble pour troubler l'homme et jeter le désordre dans sa conduite. Il se forme ainsi en lui comme un homme nouveau qui entre en lutte avec le premier et saisit, de son âme et de son corps, la partie la plus violente pour l'opposer à l'autre. De là, dans le champ clos du cœur, des luttes terribles, acharnées, et où il faut être bien fort pour n'être pas vaincu.

Ecoutez en quels termes S. Paul décrit cette tyrannie des passions : « Je ne me comprends plus moi-même, dit-il. Je veux le bien ; cependant, si je m'écoutais, je ne le ferais pas ; je ferais plutôt le mal, que je hais... Je sens en moi une loi qui m'impose le mal, quand je veux faire le bien... Oui, il y a en moi une loi qui s'oppose à la loi de ma conscience et me captive sous la loi du péché... Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce conflit mortel ? » (Rom., VII, 19-24). Pourtant celui qui tient ce langage était un grand saint. Il était allé bien loin dans l'assujettissement des passions. Que doit-il donc se passer, quand elles sont habituées de longue date à commander en souveraines et quand elles se sont fortifiées de toutes les concessions et de toutes les complaisances d'une vie passée à les satisfaire et à les flatter ?

Ce qui, en second lieu, les rend périlleuses, c'est qu'en déchaînant les instincts et les appétits contre la conscience, *elles s'efforcent de la désarmer et paralysent sa défense*. Parlons sans figure. Les passions étouffent toujours plus ou moins la voix de la raison. Elles imposent silence à la foi. Elles font oublier le caractère impérieux et sacré du devoir. Elles prêtent au mal des séductions mensongères. Elles dissimulent sa laideur. Elles empêchent de penser à ses châtiments futurs et même à ses suites inévitables et prochaines. Elles effacent, autant qu'elles le peuvent, les convictions les mieux arrêtées et font perdre de vue les résolutions les plus formelles. L'homme passionné se trouve ainsi comme transporté dans un monde entièrement différent du monde réel. Il ne voit plus les choses telles qu'il les voyait auparavant. A ses yeux tout a changé d'aspect. Le péché a perdu ses inconvénients, comme la vertu ses charmes. C'est un état mental auquel la vérité n'a plus de part et qui touche, le mot n'est que trop juste, à une sorte de folie...

Croyez-vous, par exemple, que Judas n'était pas fou, quand il a livré son Maître ? Les raisons d'éviter ce crime ne lui manquaient point. Jésus avait été si généreux et si bon pour lui ! Il avait démontré sa divinité par tant de vertus et tant de miracles ! Il avait fait à la fidélité de telles promesses et à la trahison de telles menaces ! D'ailleurs, les Juifs n'offraient à Judas qu'une somme sans proportion avec le crime à commettre. Trente deniers pour livrer Jésus-Christ : était-ce donc payer ce que cela valait ? Mais l'amour de l'or, pas plus que d'autres amours, ne raisonne pas. Judas oublie tout, en face de ce vil métal. Foi et raison, espérances et craintes, menaces et promesses, reconnaissance et conscience : rien n'y fait. Il n'entend plus que le cliquetis de l'argent. Il ne veut voir que son éclat. Et il se jette à l'aveugle et tête baissée dans le forfait le plus insensé, le plus odieux, le plus funeste qui se soit commis depuis la création du monde...

Enfin, — et ceci met le comble à leur danger, — les passions sont *insatiables* et, au lieu de diminuer, grandissent de tout ce qu'on leur accorde. Celui qui, en cédant une bonne fois à leurs désirs, croirait les apaiser, se tromperait lui-même. Cette concession serait pour elles un aliment et, comme tout aliment, contribuerait à augmenter leurs forces. Les passions ressemblent à ces vampires dont parle l'Ecriture et qui appellent sans cesse d'autres victimes : « Apporte, crient-elles, apporte encore ! *Affer ! affer !* » (Prov., XXX, 15) ; ou à un feu qui dévorerait toujours, sans se lasser jamais, quelque proie nouvelle : « *Ignis nunquam dicit : sufficit.* » *(Ibid.)*.

Les vieillards qui tentèrent la vertueuse Suzanne n'avaient jamais rien refusé, l'historien sacré en rend témoignage, à leurs instincts dépravés. Leur vie s'était passée tout entière à les satisfaire. Mais ceux-ci, au lieu d'y trouver un rassasiement qui les rendît plus calmes, en étaient devenus, au contraire, plus impétueux et plus violents. Oui, jusque sous les glaces de l'âge, ces deux vieillards brûlaient de la même flamme honteuse qui avait déshonoré leur jeunesse.

Il en va de la sorte pour toutes les passions. Les haines s'embrasent, au lieu de s'éteindre, quand on leur laisse libre cours. Plus on se livre à la colère, et plus on est irascible. La peur rend de plus en plus peureux. La passion du jeu, comme celle du vin, s'exaspère de tout ce qu'on fait pour la contenter. Il n'en est pas une, enfin, à qui chaque victoire remportée sur la conscience ne donne une puissance nouvelle. Quiconque leur accorde quelque chose s'expose au péril de ne rien pouvoir leur refuser et court le risque d'être amené à leur sacrifier tout.

Il y a là, vous le voyez, pour le chrétien résolu de sanctifier sa vie, une difficulté considérable et dont il lui faut, de toute nécessité, venir à bout. « Vaincre les passions, disait fort bien l'un des anciens sages, serait la première de toutes les victoires. En être vaincu serait la pire défaite [3]. » Comment donc remporterons-nous cette victoire ? Je vais l'expliquer en quelques mots. Mais, comme cette explication doit s'appliquer tout spécialement au *défaut dominant*, je dois, avant de la donner,

[3] Platon.

dire en quoi consiste ce défaut et, par suite, à quels signes il se reconnaît.

II

1. D'abord, qu'est-ce que la *passion dominante*, ou *défaut dominant*.

La *passion dominante* d'un homme, ce qualificatif l'indique assez, est celle qui règne le plus largement sur sa conduite. Elle tient de plus près que les autres à son tempérament et à son caractère, par conséquent à sa nature. Aussi gouverne-t-elle ses autres instincts et préside-t-elle à leurs évolutions. Ceux-ci ne sont guère, au gré de celle-là, que des instruments dont elle se sert pour se satisfaire et qu'elle met en jeu suivant son caprice.

Avez-vous étudié de près, par exemple, la conduite d'un avare ? Avez-vous remarqué comment tous les détails de sa vie, ses pensées, ses affections, ses rêves, ce qu'il fait, ce qu'il évite, empruntent à son amour de l'or leur direction et leur nuance distinctive ? Avez-vous reconnu, enfin, quelle tendance spontanée, même quand il n'y réfléchit pas, lui fait tout apprécier au point de vue des intérêts matériels ? Si jamais vous avez eu sous les yeux ce spectacle, si vous l'avez examiné avec quelque attention, vous savez ce que c'est qu'une passion dominante.

Tout homme a sa passion dominante ; mais cette passion n'est pas la même dans tous les hommes. Elle change avec les personnes. Cependant, au dire des sages, elle découle invariablement d'un seul principe : l'amour immodéré de soi. Cet amour peut revêtir et revêt en effet des formes différentes ; mais il constitue toujours et partout le fond vrai du défaut dominant. C'est de lui, sans doute, que l'Ecriture a voulu parler quand elle a dit : « L'amour-propre est au commencement de tout péché. *Initium omnis peccati est superbia.* » (Eccli., x, 15).

L'amour de soi prend en nous trois formes principales, qui se différencient par les choses pour lesquelles il nous passionne. Il devient *orgueil*, quand il nous met à la poursuite de la gloire ; *avarice*, quand il nous rend avides des biens terrestres ; *sensualité*, quand il nous fait rechercher les voluptés sensibles. Mais, quels que soient sa tendance et son nom, qu'il s'appelle orgueil, avarice ou sensualité, c'est toujours l'amour de soi, car c'est toujours l'homme s'efforçant de se satisfaire, obéissant par conséquent à un sentiment d'égoïsme.

Il est rare que ces trois défauts ne se trouvent pas ensemble dans toutes les âmes ; mais il est rare aussi que l'un des trois ne s'y montre point plus vivant et plus impérieux que les deux autres. Le défaut dominant sera donc presque toujours, soit l'amour de la gloire, soit l'amour de l'or, soit l'amour des plaisirs. Les anciens Pères, au témoignage de S. Dorothée, en jugeaient de la sorte. Telle paraît être aussi l'opinion de l'apôtre S. Jean, car, quand il veut désigner les vices qui dominent dans le monde, il nomme précisément ceux dont nous venons de parler nous-mêmes : « *la concupiscence de la chair*, ou sensualité ; *la concupiscence des yeux :* c'est une allusion aux splendeurs de l'opulence ; *et l'orgueil de la vie.* » (I Joan., II, 16).

Cette aptitude à revêtir des formes différentes ne s'arrête point là. L'orgueil, l'avarice, la sensualité sont susceptibles, comme l'amour de soi, d'une très grande variété. Nous pouvons y tomber de bien des manières, ou, si vous l'aimez mieux, ils peuvent nous conduire à bien des fautes distinctes. D'où viennent, par exemple, la complaisance en soi-même, la vanité dans les parures, les désirs de plaire, le manque de simplicité, le mensonge pour s'excuser, l'opiniâtreté dans les opinions personnelles, la susceptibilité, la colère et la promptitude, l'ambition, l'esprit d'indépendance, la jalousie, le mépris du prochain et le sans-gêne à son égard, les médisances et les calomnies par lesquelles on l'abaisse pour s'exalter ? Tous ces vices, et d'autres encore, sont les fils d'un seul père : l'orgueil.

Il n'en va pas autrement de l'avarice. N'est-ce point sous son inspiration que celui-ci néglige complètement son salut pour se vouer uniquement à la poursuite de la fortune, que celui-là se montre si dur envers les malheureux et si peu hospitalier envers ses amis, que cet autre commet tant d'indélicatesse et peut-être tant de fraudes ?

La sensualité, elle encore, emploie pour se satisfaire des procédés de plus d'une sorte. Ainsi produit-elle l'impureté avec ses différentes espèces, la gourmandise, la paresse, cette sorte d'indolence qui ne veut observer aucun ordre ni obéir à aucune règle. Les trois grandes passions humaines groupent donc autour d'elles, ou plutôt engendrent elles-mêmes un certain nombre de défauts particuliers. Ces défauts se trouvent habituellement plusieurs ensemble dans les âmes et y déploient plus ou moins de violence. Mais chacun d'eux peut y établir son règne et constituer son défaut dominant.

La recherche du défaut dominant devient, après cela, une affaire assez compliquée. Il ne suffit pas, en effet, de voir si ce défaut est plutôt l'orgueil que l'avarice ou la sensualité. Il faut encore découvrir sa forme propre et déterminer avec précision le mode particulier sous lequel s'exerce sa tyrannie. Cela demande une étude approfondie des manifestations par lesquelles il peut se trahir. Voici comment se fera cette étude.

Celui qui veut découvrir sa passion dominante examinera de près, pendant un certain temps, soit l'ensemble, soit les détails les plus saillants de sa conduite, pour se rendre compte du mobile suprême et dernier auquel elle obéit. Il prendra la matière de cet examen dans ses fautes, dans ses imperfections, dans ses paroles, dans ses affections, même dans ses rêveries, et il en cherchera *le pourquoi*. Pourquoi s'est-il permis cette faiblesse, cette déloyauté, cette révolte ou cette colère ? Pourquoi a-t-il eu recours à ces habiletés de langage ? Pourquoi éprouve-t-il cette haine ou cette tendresse, cette joie exubérante ou cette sombre tristesse ? Pourquoi ses rêves d'avenir et ses romans d'imagination prennent-ils de préférence cette direction et cette couleur ? Il pourra consulter encore l'opinion qu'on a de lui dans son entourage et se demander ce qui l'a motivée.

Toutes ces questions et d'autres semblables, s'il veut les résoudre, non pas superficiellement et en se contentant des solutions apparentes, mais sérieusement et en remontant aux raisons les plus intimes, l'amèneront à découvrir, au fond de son cœur, parmi toutes les passions et tous les défauts qui peuvent y être, une passion plus instinctive à laquelle tous les autres obéissent, un vice plus profond dont tous les autres relèvent, enfin comme un ressort caché dont tout le reste reçoit l'impulsion et à qui tout obéit. Cette passion, ce vice, ce ressort qu'il ne s'était peut-être jamais avoué à lui-même et dont il se serait volontiers supposé plus exempt que de tous les autres, c'est le défaut dominant.

Faut-il démontrer combien il peut faire de mal ?

Comme l'armée de Saül, campée sur les sommets voisins de la Vallée du térébinthe, attendait l'occasion de livrer bataille aux Philistins, elle apercevait, dans leurs rangs, un guerrier d'une force et d'une stature extraordinaires. Le géant dépassait de beaucoup, par sa haute taille, les soldats groupés autour de lui. Il restait le plus souvent au milieu d'eux. De temps à autre, cependant, il sortait des lignes, s'avançait seul, vêtu d'une cuirasse d'airain et armé d'une lance énorme, du côté des Israélites et les mettait au défi d'envoyer personne pour le combattre. « Pourtant, disait-il, si vous triomphez de moi, nous serons tous vos esclaves. Au contraire, vous serez les nôtres, si je remporte la victoire. » A le voir et à l'entendre, les soldats de Saül tremblaient d'épouvante. Aucun d'eux n'osait affronter ce colosse. Vous savez comment, poussé par une inspiration divine, le jeune David vint à lui et le tua d'un coup de sa fronde. « Alors, remarque l'historien sacré, les Philistins, voyant que le plus fort d'entre eux avait péri, prirent la fuite. » (I Reg., XVII, 51).

N'était-ce pas une nécessité, je vous le demande, de répondre une bonne fois aux provocations de Goliath et d'en finir avec lui ? En marchant contre le géant, David n'a-t-il point obéi aux lois les plus impérieuses de l'art militaire et du patriotisme ? C'était assez d'abattre cet ennemi pour mettre en déroute toute l'armée des Philistins et consommer l'affranchissement d'Israël.

Il ne vous est pas moins nécessaire, à vous, chrétiens, dans la guerre que vous soutenez contre vos passions, de concentrer vos efforts sur votre défaut dominant. Si vous en triomphiez, cette victoire vous serait souverainement utile. Le défaut dominant fait toute la force des autres. C'est lui qui dirige leurs mouvements, appuie leurs attaques, produit leur cohésion. Si cet ennemi venait à tomber, tous tomberaient avec lui. Si, au contraire, vous lui permettez de régner sur vous, il vous conduira à votre perte éternelle.

Mais, direz-vous, notre passion dominante n'est point, de sa nature, un péché mortel. Un peu de vanité ou de susceptibilité, l'amour de nos aises, le désir de faire fortune, ne ressemblent en rien aux grandes passions qui font les réprouvés. Comment donc d'aussi légers défauts pourraient-ils nous perdre ? — C'est que le moindre défaut, quand on lui laisse prendre de l'empire, peut mettre les consciences, non pas tout d'un coup, mais par degrés, dans l'état le plus désastreux. Il dépare les bonnes actions et leur enlève leur mérite. Il fait obstacle aux grâces de Dieu et détourne sa faveur. Il ajoute à la puissance du démon et rend plus accessible aux séductions du mal. Il empêche de fuir ou pousse à braver des occasions où l'on pèchera gravement. Puis, il facilitera les rechutes. Il aidera à contracter des habitudes. Il éloignera du repentir. Et par là, il conduira jusqu'à l'endurcissement et préparera l'impénitence finale. — Ainsi l'orgueil a perdu Saül. Ainsi la sensualité a perdu Salomon. Ainsi l'avarice a perdu Judas. Ainsi la plupart de ceux qui, après avoir été bons, sont devenus mauvais, ont été les victimes de leur défaut dominant.

Mais venons à la pratique.

Je voudrais maintenant dire en peu de mots comment peuvent se corriger les mauvaises passions, quelles qu'elles soient, et spécialement la passion dominante.

2. Dieu n'a pas voulu que nos passions fussent invincibles. Grâce à lui, la nature offre des ressources et la religion propose des secours à l'aide desquels nous pouvons triompher de leurs assauts et les tenir sous le joug.

Je dois d'abord signaler les moyens d'ordre général, comme la fuite des occasions, le gouvernement des imaginations, le contrôle des affections et des impressions, la prière et les sacrements. Ces moyens servent contre tous les ennemis : ils aideront également à vaincre ceux-ci. Mais nous en avons parlé avec détails en un autre temps ; nous pouvons donc nous borner à ceux qui s'emploient en particulier contre les passions.

Le premier consiste dans *la résistance*. Puisque ce serait une faute de céder aux emportements des passions, puisque cette faiblesse les rendrait plus fortes, il importe au plus haut point de leur tenir tête. Cette résistance peut revêtir des formes différentes. Ce peut être un moment de réflexion sur les motifs pour lesquels il faut rester ferme dans la vertu ; — une résolution de la volonté se confirmant dans la haine du mal et l'amour du bien ; — un acte d'horreur ou de mépris pour les fautes auxquelles on se sent porté ; — une élévation du cœur vers Dieu pour implorer son secours ; — le souvenir d'une des grâces reçues, accompagné d'une promesse de fidélité ; — la pensée des fins dernières, avec une détermination énergique d'éviter l'enfer et de mériter le ciel.

Je pourrais signaler encore d'autres manières de résister. Mais quelle que soit celle à laquelle on s'arrête, il est essentiel de l'employer sans délai. On parle souvent du feu des passions. Entre autres points de ressemblance, elles ont cela de commun avec le feu qu'on les éteint facilement au début, quand elles ne sont qu'une étincelle, et qu'on en vient difficilement à bout, quand on leur laisse le temps de grandir et de prendre les proportions d'un incendie. D'ailleurs, cette promptitude à se révolter contre le réveil d'une passion rassure la conscience